

2166 : LE MONDE DES ACMEÏDES

LIVRE 1

— Science-fiction —

ROMAN

2166 : LE MONDE DES ACMEÏDES

LIVRE 1

Manon ARNAL

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS
Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-490775-88-0

PREMIERE PARTIE

Chapitre 1

Je marchais d'un pas pressé par une de ces nuits brûlantes d'été sur un camocéa désert. Ces voies, qui avancent d'elles-mêmes et qui revêtent une transparence absolue, me laissaient presque croire que je volais au-dessus l'océan. Construits en hauteur au-dessus des eaux et reliant chaque habitation les unes aux autres, les camocéas représentent aujourd'hui l'unique infrastructure du pays sur les terres immergées. Tous écranisés et connectés au réseau, ils permettent à quiconque le désire d'accéder à n'importe quelle information au moment voulu. Ils sont également bordés de part en part de sillons d'une blancheur lumineuse guidant les promeneurs à la nuit tombée.

Étant donné l'heure tardive, je pressai le pas pour ne pas être arrêtée par les Légimeïdes, les robots de loi. Le couvre-feu avait débuté depuis au moins deux heures et la crainte m'envahissait un peu plus à chacun de mes pas. De nombreuses attaques avaient été perpétrées dans le pays ces dernières années et, ayant moi-même échappé de peu à l'une d'entre elles, je préférerais continuer ma marche pressée sans me retourner, le cœur battant à tout rompre. Je vis

apparaître, au détour d'un camocéa, la bastelmansia de mes grands-parents qui s'élevait au loin, entourée de ses innombrables voisines. Ces « maisons d'eau » ont été construites en l'an 2090 en prévision de la montée des eaux qui se produisit d'ailleurs quelques années après, submergeant la quasi-totalité des continents les uns après les autres. Ces maisons ont été conçues pour être à l'épreuve de n'importe quelle catastrophe naturelle. En effet, le monde souffre depuis déjà une centaine d'années de cataclysmes terriblement dévastateurs et, surtout, de plus en plus nombreux. Ces bastelmansias, colossales bulles de verre abritant plusieurs pièces à vivre, s'érigent fièrement au-dessus de l'océan, au sommet d'un tube de verre démesuré de plusieurs mètres relié aux camocéas. A l'origine temporaires, elles sont aujourd'hui devenues un refuge pour tous les humains ayant les moyens de s'offrir pareil asile de luxe.

Je marchais toujours hâtivement, voyant s'accroître au fur et à mesure de mes pas soutenus la rassurante bastelmansia de mes grands-parents. Bien qu'aucun son ne se fit entendre autour de moi, je restais sur mes gardes et jetais un regard alentour. Rien. Je me dirigeai alors vers le gigantesque aérovitrum, ascenseur de verre situé à l'intérieur du tube de la bastelmansia de mes grands-parents. Lorsque les vitres transparentes se refermèrent derrière moi, je sentis une forme de soulagement m'envahir. Finalement, j'avais eu bien peur, seule sur les camocéas à cette heure. Des brumisateurs s'activèrent automatiquement dans l'aérovitrum, comme s'ils avaient lu dans mes pensées et détecté la chaleur insoutenable qui envahissait mon corps tout entier. Il devait bien faire plus de cinquante degrés dehors et je sentais la sueur couler le long de mon dos. L'aérovitrum s'ouvrit sans bruit sur l'intérieur de ma

bastelmansia. Un arc-boutant surplombait l'entrée et menait vers le noble atrium, le salon de la bastelmansia. Je sortis sur la pointe des pieds et y entrai, bien qu'il fût plongé dans une totale obscurité. Je fis quelques pas et, sans crier gare, l'atrium s'illumina comme en plein jour. Craignant d'avoir réveillé mes grands-parents ou mes frères et sœur qui dormaient sans doute profondément, je chuchotai avec panique à l'Oloikos, notre intelligence artificielle de maison, l'ordre d'éteindre sur-le-champ. Il obéit à mon commandement et je restai immobile, sans oser respirer, debout au milieu de l'atrium, écoutant le silence pour m'assurer que mes grands-parents dormaient toujours à poings fermés. J'escaladai quelques marches, me rendis sans bruit dans ma chambre et laissai la large porte coulissante se fermer d'elle-même délicatement derrière moi. Ma chambre était la pièce la plus vaste de la maison et représentait un immense arc de cercle. Le mur de verre situé face à l'entrée donnait sur l'infinité de l'océan noir d'encre. Je m'effondrai sur mon lit flottant au-dessus du sol, épuisée par mon périple nocturne, mais aussi par la chaleur écrasante qui régnait dehors et qui semblait toujours être collée à moi.

Depuis plusieurs centaines d'années déjà, nous souffrons de ce climat extrême, au beau milieu de ce que l'on appelait autrefois la France. Mes grands-parents m'ont souvent conté l'histoire de ce monde dans lequel nos aïeux ont jadis vécu. En effet, mon grand-père avait en sa possession un très vieux journal, transmis de génération en génération, jusqu'à tomber entre les mains de mes grands-parents il y a environ soixante-dix ans. Ce journal avait été écrit par l'un de nos aïeux, qui avait vécu dans les années 2000. Il s'appelait Alexis Lumier, un prénom qui m'a toujours plu malgré sa désuétude. Demain, mon grand-père me léguera ce journal, à

l'occasion de mon anniversaire. J'en connais déjà plusieurs passages par cœur tant mon grand-père me les a contés. J'ai vécu avec mes grands-parents dès l'âge de quatre ans à la suite du meurtre de mes parents. Les souvenirs heureux de ma vie passée avec eux se sont aujourd'hui presque effacés. Je n'ai guère plus que des impressions vagues et des sensations procurées par des goûts et des odeurs, rencontrés sans doute lors de ces jours heureux. Mes grands-parents possèdent seulement quelques souvenirs de ma feuée famille. Je regarde parfois ces images mortes, retrouvées brûlées dans l'incendie qui avait ravagé notre maison, seule dans ma chambre, au cas où les larmes me monteraient aux yeux.

Justement, ce soir, j'eus l'envie soudaine de les regarder. Je commandai à l'Oloikos d'activer le brumisateeur de ma chambre et lui ordonnai d'éteindre la lumière. Je m'approchai de la penderie intelligente, incrustée au sein même du mur et, d'un claquement de doigts, elle s'ouvrit en déroulant ses battants et mon écran personnel me fut tendu comme par magie sur un plateau flottant dans les airs. Je m'installai confortablement sur mon lit, mon écran sous le bras. Après m'être lovée dans les draps mousseux, je touchai l'écran d'un doigt et les capteurs devinèrent ma demande en pensée. Les photos sauvées des flammes par mes grands-parents ne sont pas nombreuses, mais elles suffisent à combler tous mes vœux. Elles s'affichèrent tout d'abord en trois dimensions au-dessus de l'écran et je les fis glisser d'un geste vers moi pour que les véritables photos me tombent entre les mains. Je jetai l'écran personnel à côté de moi et posai les yeux sur les vieilles images. Sur l'une d'elles, je voyais mes parents, Aodren et Cassiopée, le jour de leur mariage qui s'était déroulé sur la Pangée pour l'occasion. La Pangée était à l'époque une